

---

Luigi Lunari

**Rosso profondo  
in punto di morte**  
(Titre original)

Monologue

Traduction et adaptation  
de  
Nicole Thévenin et Rosetta Morselli

*Une table, au centre d'une pièce qui prendra un aspect différent à mesure que se déroulera le récit.*

*Pour l'instant, la pièce est dans l'obscurité. Seul, un spot éclaire un homme assis, le coude sur la table, le front dans la main, l'air pensif.*

*Au fur et à mesure que s'éteint le spot laissant place à l'éclairage de scène, l'homme émerge de ses pensées. De la tête, il fait un signe d'acquiescement, comme pour répondre à l'invitation de quelqu'un. Il fait quelque geste de nervosité ou de tension: se mord les lèvres ou éponge ses mains moites avec un mouchoir. Puis il se décide. Après une profonde respiration, comme pour calmer son agitation et prendre son souffle, il se lève (ou non) et prend la parole.*

L'ACCUSE – Je crois, messieurs de la Cour, que depuis toujours, et c'est justice, le dernier mot revient à l'accusé. J'ai écouté - comme vous du reste - les nombreux témoins, j'ai écouté le réquisitoire du ministère public... C'est à moi, maintenant, de me défendre et de prouver, si possible, mon innocence. L'accusation est grave. Suicide. Un crime inadmissible, certes: non seulement aux yeux de la morale religieuse - qui dit que l'homme ne doit jamais perdre confiance dans la miséricorde divine - mais aussi pour toute morale laïque. On ne peut pas se soustraire à la société, à l'humanité, à l'Etat. Si - par hypothèse - tout le monde agissait ainsi, si l'on consentait à tous cette... "soustraction", l'existence même de l'humanité serait en péril. Par conséquent, il est juste d'être très ferme sur ce point. Le suicide est la négation extrême de toute espérance. Et sans espérance - je le sais! - de quoi vit l'homme?

Mais toute histoire, messieurs de la Cour, doit être racontée dans son intégralité. Chaque cas évalué en soi, dans sa singularité propre... unique, exclusive. Autrement... on pourrait soutenir que tous ceux qui ont sacrifié leur vie pour un idéal sont des suicidés. Le héros, le martyr... ne rejettent-ils pas volontairement la vie, quand ils se refusent - je ne sais pas! - à se plier à l'oppression, à adorer une idole?... Et le désespéré qui se suicide... pour ne pas continuer à vivre! Au fond, ne pourrait-on le considérer, lui aussi, comme un héros... ne serait-ce qu'à titre privé?

Oui, oui, j'ai compris. Je me limite aux faits. Mais je ne voulais pas m'éloigner du sujet: seulement faire une mise au point, un petit distinguo...

Toute histoire, disais-je, doit être racontée dans son intégralité. C'est pourquoi, je demanderai à votre patience de m'écouter jusqu'au bout. Je ne remonterai pas trop loin: pas jusqu'à mon enfance, comme ce serait peut-être légitime, parce que tout geste a des racines lointaines et chaque jour est fils de ceux qui le précèdent. Je commencerai quasiment par la fin: par un jour particulier, peut-être le plus important de ma vie. Mais, pourquoi "peut-être"? Par le jour le plus important de ma vie: peut-être autant que le dernier. Oui, c'est ça: ici, peut-être, il faut le "peut-être".

---

Ce jour-là, moi, secrétaire d'un parti politique très important dans mon pays...

*(Il a un moment d'hésitation: le ton, d'abord orgueilleux, s'éteint dans un sourire d'auto-ironie...)*

Je vous demande dès à présent de m'excuser. Ces petites histoires de luttes politiques, de bagarres pour le pouvoir sembleront certainement mesquines à cette Très Haute Cour... Mais... c'est ce qu'a été ma vie! Et les passions qui l'animaient! Vous qui connaissez la vraie valeur des choses, vous qui avez pour limites l'éternel, l'infini, l'absolu... soyez compréhensifs pour nos limites à nous, pour notre vie de moucherons qui se consume du matin au soir et qui nous implique comme... si c'était de la plus haute importance. Et pardonnez la chaleur enfantine que je mettrai dans mon récit. Et le niveau peu soutenu de mon langage! Ecoutez patiemment les explications - naïves, banales à vos oreilles - par lesquelles je m'efforcerai... d'expliquer, justement, ce que signifiaient pour moi faits et mots.

Le jour le plus important de ma vie. Oui! Parce que ce jour-là, moi, secrétaire du parti... oui, socialiste, j'étais devenu... chef du gouvernement!

Ici aussi, pour comprendre le poids que cela a été pour moi, quelques prémices sont nécessaires. Expliquer, comprendre ce que signifiait de mon temps, dans mon univers...un socialiste... "chef du gouvernement"!

J'ai vu une pièce, une fois. "La Cerisaie", c'était son titre. Le héros était un paysan qui s'était enrichi (je ne me souviens même pas de son nom...) et qui, un beau jour achetait ce superbe jardin fleuri, dans le domaine où son père et son grand-père avaient été... serfs! Je me rappelle le moment où il entrait dans la maison des anciens propriétaires - qui, couverts de dettes, avaient "dû" vendre - pour annoncer au beau milieu d'une fête, que le nouveau maître, c'était lui! Il ne le disait pas tout de suite: il attendait; et les autres qui savaient que la vente avait eu lieu justement le jour même, se demandaient: "Mais qui l'a acheté?". Et lui, bouche cousue: il gardait tout en lui, il se retenait, on voyait ses lèvres qui remuaient en silence comme pour préparer les mots... jusqu'à ce qu'enfin il éclatât: "C'est moi qui l'ai acheté, moi, c'est moi le nouveau maître de la Cerisaie!" Et il sautait de joie, il dansait, il renversait les chaises... une joie sauvage, toute la rage de son père et de son grand-père...

Le fameux jour, j'ai ressenti en moi la même joie féroce. Je l'ai ressentie en entrant là, dans ce palais. Le Palais! C'est le nom que j'entendais quand j'étais jeune; pour moi, c'était l'Olympe, lointain, inaccessible. C'était le pouvoir, la maison des autres: et nous, dehors! Les ennemis, les va-nu-pieds, les mal vus, les rouges; ceux qui ne peuvent pas entrer, ils pourraient salir les tapis! Mais aujourd'hui, je suis ici! Le président du conseil, c'est moi, ce fauteuil est le mien, et ceux qui, pendant des lustres, m'ont regardé de haut, moi, et mon père et mon grand-père venu de sa campagne, le cul rapiécé, ceux-là aujourd'hui me disent "Bonjour, président"! Et le recteur de l'université qui m'a traité un jour de "Garnement!", parce que *L'Humanité* dépassait de la poche de mon imperméable... hein?, si je le revoyais maintenant! Et le proviseur du lycée qui convoque mon père et lui fait: "Votre fils est en train de filer un coton qui ne me plaît guère..." Dieu, Seigneur Dieu! Quand, devant l'Assemblée, j'ai prononcé: "Je le jure", ma vue s'est brouillée, mes genoux se sont mis à trembler, j'avais l'impression de suffoquer.

---

Personne ne s'en est aperçu, mais moi j'ai pensé - en un éclair - là, je ne vais pas y arriver! Imaginez: un président du conseil qui s'évanouit en prêtant serment. Et puis, toujours en un éclair, je me suis dit: si tout le monde y arrive, je dois y arriver aussi. Mais les autres - ai-je pensé, toujours en cet instant - ils avaient l'habitude, pour eux c'était normal, ils se le passaient de main en main, le pouvoir: aujourd'hui à moi, demain à toi... Un gâteau en famille! Mais moi, je suis le premier des nôtres!... Le premier! Moi, je pourrais vraiment... m'évanouir! Tout cela je l'ai pensé en un instant, des flashes dans le cerveau... et dans le même temps, j'avais déjà dit: "Je le jure"!

Tout ceci... pour expliquer mon état d'esprit. C'était le jour le plus important de ma vie. C'était *LE* jour. *L'instant fugitif*... mais destiné à ne pas fuir: à se prolonger pendant des mois, des années... pendant tout le temps où je resterais là, assis - moi! - sur ce trône.

*(Sur un autre ton, soudain plus dramatique:)*

Mais... précisément, ce jour-là...

*(Mais c'est trop tôt: il fait un geste comme pour effacer ce qu'il est en train de dire, et reprend le ton excité d'avant pour avancer un autre détail.)*

J'étais si excité ce jour-là, que j'ai pensé... Suffit! Aujourd'hui, on ne fait plus rien! Aujourd'hui, je ferme boutique, je n'y suis plus pour personne! Il y avait sur mon bureau la liste des gens que j'avais à recevoir: visites d'usage pour les félicitations et les souhaits rituels... J'ai dit... "Rien! Je ne reçois personne! Demain! Aujourd'hui, non!" D'ailleurs, j'avais aussi besoin de repos. Parce que cette Cour n' imagine peut-être pas ce qu'il m'a fallu de patient travail politique pour arriver là où j'étais arrivé: les polémiques, les accords, les compromis, les hypocrisies, les concessions, les trames, tous les byzantinismes infinis des jeux de pouvoir... "Ca suffit! Aujourd'hui, je rentre à la maison, je m'y boucle avec ma femme et mes enfants, je joue de la guitare ou bien je m'installe dans un fauteuil, j'allume la télévision et je regarde une crétinerie quelconque..."

Forçant quasiment ma porte, passant outre ma secrétaire, mon médecin est entré. Un camarade de lycée, mon médecin traitant... Quelques semaines auparavant, il avait voulu me faire faire des analyses. Moi, je n'y avais plus du tout repensé. Je n'ai même pas pu lui dire: "Va-t-en! Demain! Pour toi comme pour les autres". "Je suis désolé", m'a-t-il dit, "justement aujourd'hui qui est ton jour de gloire! Mais il n'y a pas une minute à perdre! Je suis désolé!" D'un dossier qu'il avait en main, il a tiré une feuille. Il a dit: "Nous n'allons pas si bien que ça, tu sais?". Je lui ai demandé de parler clair, sans tourner autour du pot. Mais en fait, il n'a dit qu'un mot; "Cancer!", il a ajouté... "Je suis désolé!"

Moi... dans les moments dramatiques, je garde un grand calme et un grand sang-froid. J'ai pris la nouvelle comme si elle ne me concernait même pas... et je me suis informé comme je l'aurais fait pour un autre. "Opérable?" Lui, regrettant peut-être la brutalité avec laquelle il avait vidé son sac - et que je lui avais d'ailleurs moi-même demandée - a commencé à faire les cabrioles que font habituellement les médecins compatissants, dans ces cas-là. "Opérable?", lui ai-je demandé. "Je ne te le conseille pas", m'a-t-il répondu. "Qu'est-ce que ça veut dire

'Je ne te le conseille pas'? Je te demande si on peut opérer... ou pas." "Non. La tumeur a pris le foie. C'est trop tard." "On peut traiter... d'une manière ou d'une autre?" "Oui, bien sûr. On peut toujours entreprendre des traitements!" Je commençais à m'énerver. Qu'est-ce que ça voulait dire "On peut toujours entreprendre des traitements"? Qu'ils n'étaient pas interdits? Cela voulait dire, m'a-t-il expliqué, qu'ils peuvent freiner l'évolution: ils ne peuvent pas l'arrêter, et moins que jamais... Bref: une tumeur prise tard, trop avancée, rien à faire!

Ralentir l'évolution? C'est-à-dire? Quoi? Comment? Quels traitements? "Ceux qu'on applique d'habitude dans ces cas-là: médicaments, cobalt"... Celui qui rend bouffi, qui éreinte, qui fait tomber les cheveux, les dents... Cela paraît impossible, mais dans ces cas-là, les médecins parlent comme les politiciens: "Disons... qu'il y a des effets secondaires pas toujours agréables!" Des effets secondaires pas toujours agréables! Le pape noir des Jésuites lui-même, ne se serait pas mieux exprimé!

Quand j'en ai eu assez de ces joutes oratoires, je lui ai demandé - sèchement - les deux échéances: avec les traitements... et sans les traitements. Réponse: avec les traitements, un ou deux ans... peut-être un peu plus, en abandonnant toute activité, avec de longs séjours en clinique, bref, en endossant de plus en plus son état de malade en phase terminale. Et sans les traitements? Six mois. Six mois maximum.

Je l'ai remercié. Il avait attendu la fin de la campagne politique pour ne pas me perturber dans mon ascension... Maintenant, il ne pouvait plus attendre. Je lui ai demandé ce qu'il me conseillait mais un médecin est toujours pour la vie, quelle que soit la façon dont elle a été vécue. Deux ans, c'est mieux que six mois... Je lui ai seulement demandé de ne rien dire à personne. Ni à ma femme ou mes enfants... ni à la presse ou au monde politique ou autre. Je réglerais la chose moi-même, et seul. Et, quand il m'a quitté sur un dernier "Je suis désolé!"... je me suis assis devant une glace... et je me suis regardé en face!

\* \* \*

---

Choisir les six mois au lieu des deux ans a peut-être été un premier suicide partiel? Mais je me disais, pourquoi languir deux ans, se dégrader, se délabrer, lire dans les yeux des amis leur effort pour cacher l'impression que votre vue leur fait... leur difficulté à être pieusement désinvoltés: "Salut! Comment vas-tu? Je te trouve en forme..."! Aujourd'hui, vivre est facile: les médicaments, les machines vous maintiennent en vie au bon vouloir des médecins... Mais est-ce que c'est la vie?... Je vous le demande: est-ce que c'est la vie?

Par ailleurs: mourir non plus, n'est pas la vie. Tant qu'il y a une lueur, un éclair, même au milieu des souffrances,... ne continue-t-on pas à vivre... comme cela vous a été accordé?

Voilà ce que je me disais en me regardant dans la glace, quand Anita, ma fille, est entrée. Les rapports père/fille sont souvent chose étrange, et j'ai interprété son entrée comme un signe du destin. Elle - je ne m'étais pas aperçu de son arrivée, peut-être même m'étais-je endormi, comme drogué par les pensées où m'avait jeté la nouvelle... - elle, s'est aperçu que quelque chose n'allait pas... et m'a demandé s'il était arrivé quelque chose. "Arrivé quelque chose? Non, pourquoi? Qu'est-ce qu'il aurait dû arriver? Il n'est rien arrivé." Et puis soudain, une idée: "Ou peut-être... si", lui ai-je dit, "il s'est passé une chose étrange. Et même, je suis content que tu sois venue parce que... je pourrais te demander conseil." "A moi?!", me dit-elle. Je joue très bien la comédie, quand je veux. "Oui, pourquoi pas? Parfois, de l'extérieur, on voit les choses beaucoup plus clairement... C'est ce que les Anglais appellent "fresh approach"... Joli, n'est-ce pas? Fresh approach... ça sonne bien! Voilà: tu pourrais voir la chose mieux que moi qui suis trop dedans, trop impliqué... et tu me donnerais le conseil juste.

Il se trouve qu'aujourd'hui, justement aujourd'hui, des gens très puissants m'ont fait parvenir un avertissement. Ils m'ont fait savoir que... comment dire?... il s'agit du gouvernement. Ils m'ont fait dire que ce gouvernement... *mon* gouvernement, eh bien, en somme, oui, aurait la vie brève. Malheureusement!"

Anita ne comprenait pas: "Mais comment peuvent-ils...? Le premier gouvernement socialiste de l'histoire"... J'ai corrigé: "Le premier gouvernement à *direction* socialiste. Ce n'est pas exactement la même chose. Les autres restent les vrais maîtres à bord. Et quoi que je puisse essayer de faire, je devrai forcément en tenir compte. Ils me l'ont rappelé en toutes lettres. 'Nous avons ouvert une petite brèche aux socialistes pour calmer certains courants qui devaient l'être. Mais... la chose est loin d'être définitive: ne vous faites aucune illusion.' Bref: ils m'ont donné six mois.

Ou deux ans. Mais... si je file droit! Si je renonce à tout ce que je veux, si je fais tout ce qu'ils veulent, eux."

"Eux qui?" "Eh bien, tu peux l'imaginer...". "Les cathos?" "Disons... dans ces eaux-là." Ma fille était indignée: "Mais comment peuvent-ils?" continuait-elle à répéter. "Oh! Pour ça, ils peuvent. L'avertissement vient... de très haut. Là où l'on fait vraiment ce qu'on veut."

---

Je vous prie de m'excuser: comme vous voyez, le dialogue offrait même des opportunités qu'en d'autres moments j'aurais trouvées amusantes.

Toujours est-il que je demandais conseil à ma fille. Qu'est-ce que j'aurais dû faire selon elle? Ma fille hésitait: pour elle, la politique était une chose compliquée, incompréhensible... Mais je lui ai dit: "Ne pense pas à la politique. Imagine... tiens: imagine - je touche du bois, naturellement - que ce soit le médecin qui m'ait dit: vos jours sont comptés! Six mois, si vous continuez comme ça, à en faire à votre tête. Deux ans si vous vous faites soigner, si vous entrez en clinique, si vous obéissez en tout aux médecins... mais en renonçant pratiquement... à tout. Qu'est-ce que tu choisiras, toi?"

"Ah! Moi, six mois, papa! Sans une hésitation!"

Comme on peut être cruel, quelquefois, sans le vouloir. Facile, pour elle... Normal, elle était jeune... Mais elle avait raison: "C'est toi qui l'as dit, papa: en renonçant pratiquement à tout. Quelle vie ce serait? Moi, je voudrais six mois, mais bien remplis!..."

Donc, comme ces messieurs le voient, rien à voir avec un premier suicide partiel! Un choix de vie, messieurs de la Cour: pas un choix de mort. Dans mon for intérieur, d'ailleurs, j'avais tout de suite décidé: plutôt six mois de vraie vie que deux ans - "peut-être même plus" - de cohabitation de plus en plus étroite avec la mort.

Mais voilà la deuxième partie du problème. "Six mois bien remplis", avait dit ma fille. Mais remplis de quoi? De quoi se remplit une vie qui, dans six mois, ne sera plus? Nous en avons parlé: "Qu'est-ce que tu ferais? Tu t'amuserais? Tu chercherais peut-être à faire quelque chose de remarquable, comme ce mathématicien qui, sachant qu'il allait mourir le matin suivant dans un duel sans espoir, a passé les treize dernières heures de sa vie à écrire ces pages... qui l'ont rendu immortel? Tu écrirais un roman, des poèmes?... Ou bien tu vivrais au jour le jour, en faisant les choses que tu as toujours faites... mais en les savourant davantage, je veux dire: en leur donnant une importance différente?..."

"Moi... je ne sais pas... je ferais ce que je veux. Je m'offrirais le plaisir de dire à tout le monde ce que je pense! Puisque dans six mois, je meurs!... "Toi", me disait ma fille, "tu n'aurais pas envie de dire à ces messieurs qui te donnent six mois, ce que tu penses d'eux? D'écrire à Thatcher ou à Kohl, ce que tu nous disais sur eux, l'autre jour, à maman et à moi?" "Chut! Tais-toi! Pour l'amour de Dieu!" "Qu'est-ce que ça te fait, puisque dans six mois, tu dois t'en aller! Tu n'as pas d'envies refoulées?"

Bah! Un homme politique a tellement l'habitude de refouler ses envies qu'à la fin, il ne s'en rend même plus compte.

Ou bien... un rêve de jeunesse! "A quoi rêvais-tu, papa, quand tu étais jeune?"

Eh oui, c'est vrai: j'avais été jeune moi aussi! Moi aussi, j'avais rêvé, plus les yeux ouverts que fermés. Rêvé... de devenir chef du gouvernement? Non, pas exactement. Je rêvais... j'ai presque honte de le dire... je rêvais au socialisme.

---

Liberté, égalité, fraternité... justice... du pain et du travail pour tous... les impôts pour les riches... plus de guerres... le soleil qui se lève, et la fin de la nuit!

Ma fille riait: "Mais papa: c'est magnifique! Pourquoi en avoir honte?" "Parce que ce sont des mots, Anita. Et transformer ces mots en actes, même Jésus-Christ n'y est pas arrivé." "Et alors? Où l'un a échoué... un autre peut réussir!"

Peut-on avoir une plus belle déclaration de confiance, de la part de son enfant? Pour ma fille, la chose était presque mathématique: Jésus parlait à peu de gens, il était facile d'en étouffer la voix. Moi, je pouvais compter sur les médias... parler à tout le monde, dire la vérité, appeler un chat un chat! Les gens n'attendent peut-être rien d'autre. Ah!, le scandale de la vérité! Quelle occasion, quelle tentation! Dire en face à chacun... tout ce qu'on a sur le coeur. Au nom du socialisme! De la liberté, de l'égalité, de la fraternité..."Et puis, qu'est-ce que ça te fait, papa? Puisque dans six mois tu dois t'en aller!..."

Juste! "Et puis, qu'est-ce que ça me fait? Dans six mois, je dois m'en aller!"

\* \* \*

---

J'ouvre une parenthèse. Je dois dire que ma fille n'a pas été la seule à me convaincre. Il y a eu aussi quelqu'un d'autre, dont je n'ai rien dit avant parce que cela me semblait insignifiant. Mais je m'aperçois maintenant que cela a son importance, ne serait-ce que pour ne pas laisser à cette Cour l'image d'un socialisme velléitaire, trop simpliste, "évangélique", comme avec ces mots de liberté, d'égalité, de fraternité...

Cette personne était un vieil Italien: quatre-vingt-quatorze ans. Il s'appelait Libero Laïco Lavoro: c'était son nom! Libre, Laïc, Travail. Fils d'anarchiste, il avait fui en France à l'avènement du fascisme et il s'y était établi, sans jamais retourner en Italie, même pas après la guerre. Il était secrétaire de la section du Parti où moi, je m'étais inscrit la première fois. Un de ces militants à l'ancienne, toujours à courir derrière les inscrits pour qu'ils paient leurs cotisations, toujours à vendre des insignes pour payer l'électricité, sans même réclamer le remboursement des produits qu'il avançait pour le nettoyage, une fois tous les deux mois... J'ai vu son nom sur la liste des personnes qui demandaient à être reçues ce jour-là: entre le Nonce apostolique et le président de la Banque Nationale: Libero Laïco Lavoro Rossi!... Et pour lui, j'ai fait une exception. Parce qu'en effet: le Parti aurait pu exister sans moi, sans aucun des grands chefs, mais pas sans des gens comme lui. Libre, Laïc, Travail: ça oui, ce sont des noms dans un monde où les enfants s'appellent Jean-Pierre ou Antoinette! Cinq enfants il avait eus, et tous de la même mère, comme ça se faisait autrefois: Spartacus, Usine, Guernica, et après, des jumeaux: Faucille et Marteau!

Il est entré. Il tremblait, il était ému. Mais il était sûr que je le recevrais (d'être reçu). Il s'est assis dans un fauteuil, frottant le fond de son pantalon avant de s'asseoir pour ne pas salir le siège. Il me vouvoyait, je lui en ai fait le reproche: comment?! Entre camarades, on se donne du vous? Alors, avec un peu de mal, il m'a tutoyé et m'a appelé Pierrot, comme du temps de la section. Un coup Pierrot, un coup Président.... Je lui ai demandé comment il allait: non, ça n'allait pas fort, il avait un peu d'arthrose au pied gauche... Je lui ai demandé s'il était encore secrétaire de la section: il m'a répondu que non, des jeunots l'avaient mis sur la touche six ans auparavant, sous prétexte qu'il était trop vieux! "Tu imagines", m'a-t-il dit, "vieux à quatre-vingt-huit ans!" Celui qui était monté au pouvoir n'avait même pas de poil au menton, un petit con en costard, un moulin à paroles qui avait un langage de politicien technocrate, qu'on n'y comprenait rien du tout! Mais c'était le beau-frère d'un type de la fédération centrale! Je lui ai demandé des nouvelles de sa famille: il avait perdu deux fils, mais en comptant enfants et petits-enfants, ils étaient trente-quatre, et tous inscrits au parti! Même le mari d'une de ses petites-filles, gaulliste pur jus qui s'était inscrit pour faire taire le vieux, mais qui, en attendant, payait sa cotisation! Bien eu, le gaulliste! Il se rappelait quand moi je m'étais inscrit: j'étais adolescent et j'avais triché sur mon âge... mais il avait fermé les yeux... Et aujourd'hui?...

"Et aujourd'hui, on y est arrivé!" Il me l'a dit en tirant son mouchoir. Pour lui encore plus que pour moi, c'était le plus beau jour de sa vie. "Et tu sais pourquoi on y est arrivé, président? Parce qu'autrefois, en 22, quand le fascisme nous est tombé dessus, les fascistes m'ont pris, à Milan, ils m'ont traîné dans une cave et ils ont commencé: "Cochon de socialiste par-ci, et rouge de merde par-là, et ils m'ont

tellement tabassé qu'à la fin, le plus intelligent a dit: ça suffit, il est mort!" Mais moi, j'étais encore vivant et je me suis dit: je fais un voeu à la Sainte Vierge, nom de Dieu! Que je ne meure pas avant que vous, fascistes de merde, n'ayez disparu, tous autant que vous êtes, et que n'arrive au gouvernement un socialiste comme moi! Quand je raconte cette histoire, il y a toujours dans le coin quelque imbécile qui rigole, mais, en attendant, je suis là: moi en vie, eux partis, et toi au gouvernement. Mon voeu à la Vierge a été exaucé et maintenant, je peux même mourir: c'était dans le pacte... Je voudrais seulement voir... ne serait-ce qu'un seul jour... les choses qui changent, président!"

"C'est-à-dire?"

"Les choses qui changent... ça veut dire... qu'on comprenne bien qu'elles sont en train de changer. Et qu'elles sont en train de changer, parce que nous, nous sommes au pouvoir, et parce que nous, nous sommes différents! Oh! Hé! Tu te rends compte? 'Les socialistes au pouvoir!' Quand on entend ça, ça donne des frissons; à nous, mais aux autres aussi, d'un autre côté: aux exploiters, aux ennemis du peuple! Et il faut comprendre ça, Pierrot, un virage à faire tourner la tête, le monde qui prend enfin la bonne voie: les patrons et les curés, dehors..."

Excusez-moi!

"...et les travailleurs, au pouvoir! C'est pas ça, Pierrot, hein? Moi, c'est ce que j'attends, ce que j'ai attendu toute ma vie, et quelle vie! J'ai fait deux guerres, deux révolutions, dix ans de prison, soixante-dix d'exil, quarante ans de mariage... J'ai tellement pris de râclées que les dernières ne me faisaient même plus d'effet! Et tout ça pour cette idée que j'avais toujours devant les yeux: le soleil qui se lève enfin... et la fin de la nuit! Le voir vraiment ce soleil, Pierrot. Comprendre qu'il s'est vraiment levé, et puis c'est tout. Après, je m'en vais et je n'embête plus personne!"

Moi, je n'avais pas encore vu le docteur et ce discours sur un monde partagé entre "riches et pauvres", entre "exploiteurs et exploités"... ce "soleil de l'avenir" qui surgit après "la nuit de la lutte des classes"... m'irritait un peu!... Tout autres étaient les problèmes!...

"Bien sûr, Rossi", lui ai-je dit, "mais ce ne sera pas aussi facile. Il nous faut évoluer dans une situation complexe, contradictoire... Nous devons rechercher des équilibres, compter avec les autres, tempérer nos programmes avec les exigences d'autrui..."

Mais il m'a tout de suite interrompu: "Pour l'amour de Dieu, Pierrot, ne parle pas, toi aussi, comme les jeunots qui fréquentent aujourd'hui dans les sections, qu'on ne comprend rien à ce qu'ils racontent, et qui avancent si lentement qu'il faut les arrêter pour qu'ils ne reculent pas ..."

"Oui, bien sûr, tu as raison... Nous ferons sans aucun doute quelque chose... Mais... ce n'est pas si facile..."

"Mais pas si difficile non plus, Pierrot. Justice et travail pour tout le monde, chacun sa maison, les impôts pour les riches, plus jamais d'armes, mais des

hôpitaux, des écoles et des petits enfants... Les gens n'attendent rien d'autre, président. Moi, je ne te demande pas de brûler les prêtres ou de pendre les patrons: parce que moi, je n'ai jamais haï personne, même pas ceux qui me tapaient dessus. Eux, ils tapaient et moi je pensais: pauvres bêtes, qui sait ce qu'ils ont dans la tête! Mais là, tu ne peux pas me refuser ça, Pierrot: un peu de socialisme, du vrai, millésimé, comme le bon vin, comme le bordeaux..."

Moi, ce rappel au socialisme à la Zola, commençait à me taper sur les nerfs, franchement... D'autant plus que Rossi avait mis le turbo et avait entamé une histoire qu'il avait l'habitude de raconter à tout le monde...

"C'est la deuxième fois, Pierrot, que je vois un socialiste à la tête du gouvernement..."

"Je sais, Rossi...", je cherchais à l'interrompre.

"La première fois, c'était en 22, quand j'étais encore en Italie. Là-bas aussi, il y avait un socialiste qui avait fait carrière: il avait commencé en écrivant dans le journal du parti où moi j'étais garçon de courses, et il avait fait son chemin: il s'appelait Benito Mussolini. Je suis allé à Rome et lui m'a reçu, exactement comme tu l'as fait, toi."

"Je sais, Rossi..."

"Parce qu'au fond, il n'était pas mauvais. C'est le fascisme qui l'a perdu."

"Je sais, Rossi, tu me l'as déjà raconté..."

"Mais moi, cette fois-là, je ne me suis pas troublé! D'abord, parce que j'étais plus jeune, et ensuite parce que lui avait déjà pris un mauvais pli. Alors, j'y suis allé carrément et je lui ai dit: "Fais attention, Benito, parce que si tu continues comme ça, tu vas finir pendu par les pieds à une pompe à essence: toi, ta salope de maîtresse et tous tes sbires..."

"Je sais, Rossi, tu me l'as déjà raconté mille fois"...

"Et lui, comment il a fini? Pendu par les pieds à une pompe à essence..."

"Je sais, Rossi..."

"En 1922, Pierrot, moi, j'avais déjà tout prévu!"

"Ca va, Rossi, je veillerai à ne pas finir de la même façon!"

"Non, tu es différent, Pierrot! Et c'est pour ça que je t'en prie: un peu de socialisme! Et, crois-moi: c'est facile, Pierrot! Plus facile qu'on ne peut l'imaginer!..."

Il suffit d'essayer!"

\* \* \*

Puis, après la sortie du vieux socialiste... est arrivé le médecin, puis est arrivée ma fille... Le grand passé plein de poésie... l'impitoyable réalité du présent... l'avenir entièrement à construire... Des choses qui semblaient inconciliables ont en un instant fusionné dans mon cerveau, s'emboîtant en une adhésion parfaite, comme les deux moitiés d'une pomme, comme l'exacte combinaison qui fait s'ouvrir le coffre-fort, comme le coup de foudre qui illumine deux âmes nées l'une pour l'autre... comme l'eurêka d'Archimède à la vue de l'anneau qui glisse en ondoyant au fond de sa baignoire, comme la pomme qui tombe sous les yeux de Newton et lui explique soudain l'univers... comme la fulguration de saint Paul sur le chemin de Damas... Je n'ai plus eu aucun doute! J'ai été pris d'un courage... désespéré! J'ai été envahi d'un désespoir... plein d'espérance! Six mois de vie! "De toute façon, dans six mois, je dois m'en aller!" "C'est plus facile qu'on ne peut l'imaginer!"

\* \* \*

---

Le lendemain, il y avait Conseil des Ministres. Je l'ai fait reporter d'un jour, puis d'un autre, puis d'un autre encore! Quand il ne m'a plus été possible de le reporter... je n'y suis pas allé. Par contre, je me promenais toute la journée, sans voiture officielle, sans escorte, au milieu des gens. Je parlais, j'écoutais, je promettais...

Ah! Ce fut le plus beau moment de ma vie. Je me sentais comme devait se sentir Dieu aux premiers temps du monde, quand il descendait des nuages et parlait avec Moïse, avec Noë, avec Abraham... Et le meilleur, c'est que plus je descendais parmi les gens, plus je voyais de haut mes collègues ou mes ex-collègues. Ces petits hommes qui se donnent de l'importance en gonflant leur jabot comme un coq qui fait sa cour à une femelle. Suffisants, susceptibles, tous englués dans leurs jeux, se rengorgeant d'un pouvoir... qui n'est rien de plus que celui d'un cadre qui, après des années de luttes et de manoeuvres, obtient la clé de toilettes privées... Ah!, le pouvoir politique vu d'en haut! Quelle comédie! Quelle tragédie! Quelle farce!...

Je parlais... Et surtout, je faisais tout au grand jour. Transparence, glasnost: des mots à la mode, et que moi je mettais en pratique. J'appelais un chat un chat. Je ne prenais aucune des précautions dont les politiciens revêtent leurs pensées. Et j'annulais ainsi la distance abyssale qui sépare la salle des commandes des gens du commun, du peuple. Cela va peut-être vous sembler étrange, mais... ce faisant, j'ai découvert le socialisme moi aussi, oui. Cette chose - je ne sais plus qui l'a dit - si facile en soi et si difficile à faire. Je disais aux gens: "Mais vous n'êtes pas socialistes chez vous? Vous traitez vraiment vos enfants selon ce qu'ils rapportent? Et pas selon leurs mérites, peut-être? Mais qu'est-ce que je dis: si vous avez justement le malheur d'avoir un enfant qui ne rapporte pas - parce qu'il est malade - ou qui n'a aucun mérite - parce qu'il a mal tourné - ... n'est-ce pas justement à celui-là que vous consacrez le plus de soins, le plus d'argent, de solidarité, d'amour?... Et pourquoi, si cela vous semble juste, le faites-vous seulement au sein de votre famille? Pourquoi ne l'étendez-vous pas à vos voisins, à vos concitoyens, à vos compatriotes, à tous les hommes du monde?" Ce discours touchait le coeur, surtout celui des femmes. Au près des hommes, marchait surtout un autre discours: "Etes-vous sûrs, vraiment, qu'il vaut mieux rivaliser que collaborer? L'avantage de ruiner votre concurrent vaut-il vraiment le risque que ce soit lui qui vous ruine? Etes-vous vraiment sûrs que les ânes, quand ils doivent tirer une charrette, n'ont pas raison de la tirer tous les deux dans la même direction, et non l'un à hue et l'autre à dia? Et s'ils comprennent ça, les ânes, qu'est-ce qui empêche les hommes de le comprendre?"

Je ne veux pas laisser cette illustre Cour avec ces discours, au fond, banals. Je voudrais pouvoir illustrer le socialisme - auquel je croyais étant jeune et auquel je m'étais remis à croire en tant que... condamné à mort - je voudrais pouvoir l'illustrer, disais-je, par des arguments élevés, une analyse profonde, historique, sociale... mais il m'arrive ici ce qui m'est arrivé alors: quand je préparais, justement, un discours - comment dire? - de haute volée, et que je me promettais de prononcer à la télévision. L'analyse économique des inégalités sociales!... Le concept keynésien de la redistribution du revenu réexaminé sous l'angle marxiste!... La globalisation des problèmes, de l'exploitation des ressources!...

---

L'organisation mondiale du travail!... Mais ensuite... comme pour tester le grand discours télévisé, j'en parlais avec les gens: mon coiffeur, le curé de mon quartier, un noir ambulant vendeur de bracelets, un couple d'étudiants se bécotant dans un jardin public... Et je m'apercevais que mon discours se simplifiait, se réduisait à une série de phrases à effets: qui dit que si ton frigo est plein et que moi j'ai faim et te vole une pomme... c'est moi le voleur? S'il y a place pour tous en ce monde, pourquoi y en a-t-il qui étouffent? Les banques regorgent d'argent: pourquoi y a-t-il des gens dans la gêne? Pourquoi les pays civilisés vendent-ils des armes aux pays en voie de développement? De quel développement s'agit-il? Est-ce la couleur de la peau qui rend les blancs obèses et fait mourir les noirs de faim?... Mon Dieu, quelle honte! Je rêvais d'un grand discours sur le socialisme et je me retrouvais prononçant ces misérables phrases, tombant dans cette démagogie ridicule. Et plus je m'obstinais, pire c'était! Jusqu'à ce qu'un jour, je me retrouve sur une grande place, pleine de gens venus là écouter *la parole nouvelle* du chef de gouvernement brusquement devenu fou, et je n'ai rien réussi à dire: rien de ce que j'aurais voulu dire, mais seulement trois banalités ridicules: "Ne mens pas! Ne vole pas! Ne tue pas!"

**Fin de la partie idéologique**

---

Les politiciens - mes collègues en politique - ont vite compris qu'ils ne pouvaient plus me faire confiance. Bien sûr: ils auraient pu aussi me mettre sur la touche, préparer une belle motion de défiance, me retirer la confiance, m'obliger à démissionner ou... me démissionner eux-mêmes. Mais ce n'était pas facile: les gens étaient désormais tous de mon côté. Et eux... couverts de ridicule, plus crédibles, impuissants. Il fallait remettre la vie politique sur ses rails traditionnels, mais c'était impossible avec cette écharde folle qui circulait et parlait, parlait... Il fallait d'une manière ou d'une autre... me disqualifier, me "délégitimer", m'éliminer!...

M'éliminer! Voilà l'idée!... L'idée qui faisait peu à peu son chemin dans l'esprit et la conscience de mes collègues. Ils étaient tous gens très cultivés qui connaissaient bien l'histoire et savaient que, parfois, face à un ennemi, un adversaire, un antagoniste, la meilleure chose à faire était... de le faire disparaître. L'histoire est leçon de vie: un beau procès... et puis une hache, une corde, une guillotine, une chaise électrique, un peloton d'exécution. Mais la chose était impossible: un procès? Et sous quel chef d'accusation? Trahison? Allons, ridicule! N'empêche... c'était le bon temps quand on soudoyait un tueur à gages... ou quand on mettait un peu de poison dans une coupe... ou encore, simplement, quand, à la fin d'une discussion un peu animée, on tirait un revolver et on refroidissait celui qui était assis en face de soi!... Autres temps! Temps horribles, certes! Tout de même, quel dommage!

Un jour, les représentants des partis qui appartenaient à la coalition gouvernementale se sont réunis pour discuter du problème. Moi, grâce aux pouvoirs spéciaux acquis ... "*après*" l'accident, j'ai su exactement ce qu'ils se sont dit et ce qu'ils ont décidé. Mais, en un certain sens, je l'ai su bien avant. Parce que... il se trouve que j'ai fait un rêve, un rêve miraculeux: révélateur, prémonitoire... où j'avais tout vu et tout entendu. Un rêve étrange, toutefois: dans lequel - peut-être sous l'impression d'un film que j'avais vu un jour - cette réunion de mes collègues m'était apparue comme une réunion de gangsters... gangsters à l'américaine, comme dans le Chicago des années 30, comme ceux qu'on voit au cinéma. Et, si vous le voulez bien, je me permettrai de raconter les choses comme je les ai vues en rêve: le sens des faits est le même, mais c'est quand même plus amusant.

\* \* \*

---

Une réunion de gangsters, donc. Avec le plus vieux, le parrain, représentant le parti des conservateurs de gauche, de majorité relative, qui fait les honneurs de la maison.

"Je remercie tout d'abord Joe Cupiello qui a voulu cette réunion, et spécialement Alberto Mammamia qui a accepté l'invitation, passant sur le fait que Joe lui a fait tuer deux fils et trois neveux, en contrepartie, naturellement, du père, des trois oncles et des cousins qu'Alberto lui a fait tuer auparavant! Ce qui signifie que nous comprenons tous qu'il faut écarter les vieux désaccords et ramener la paix entre nos Familles!"

Et tous les autres: "Oui, c'est juste, c'est vrai!"

"Les faits sont brefs: l'an dernier, j'ai fait two millions dollars de chiffre d'affaires, deux millions de dollars! Cette année, je pourrai allumer un cierge à la Madone, si j'arrive à cinq cent mille! Si quelqu'un a pu faire mieux, moi je m'incline, je lui baise la main et je lui demande s'il veut bien me prendre avec lui!"

Rires, réactions: "C'est vrai", c'est vrai!"

"La raison, vous la connaissez tous. Un salaud, un ver puant, un renégat, un misérable traître et fils de pute, jusqu'à hier notre ami et associé... est brusquement tombé fou et s'est mis à faire la révolution chez nous comme s'il était chez lui!"

Approbation générale: "Vrai, vrai!"

"Il suffit de dire, mes camarades, que ce monsieur - cette merde, je ne trouve pas d'autre mot - se promène en disant partout qu'il n'est aucun besoin de nous et de notre protection, que chacun est libre d'exercer son métier sans notre approbation, qu'il n'y a ni risque ni danger à vivre en paix et que le seul danger, c'est nous, nous, nous!, parce que c'est notre honorable société qui menace d'une main, de l'autre offre protection et de l'autre encore met le feu chez le charcutier qui ne paie pas, balafre la pute qui veut en faire à sa tête, fait sauter la pompe à essence qui nous refuse un pourcentage, jette à la mer avec une pierre au cou l'associé qui ne tient pas ses engagements! Rocky Maccione, à vous de parler."

*(Rocky se présente)*

"Très saintes paroles. L'encaissement rencontre des difficultés croissantes; il y a maintenant une marée de gens qui ne veulent pas nous reconnaître et refusent de payer. Les premiers à commencer n'ont pas été - imaginez un peu - les grandes surfaces, les fourreurs, les bijoutiers... non! Mais le petit fretin: boulangers, crémiers, droguistes! Au départ, ça semblait être une révolte de va-nu-pieds. Mais ensuite, les autres s'y sont mis aussi: les bouchers, les garagistes, ceux de l'habillement... et pour finir ceux qui avaient toujours été les plus dociles et les plus sensibles: machines à sous, discothèques, boîtes de nuit!"

"Vous, MacKormick! Vos hommes qui devraient... faire respecter les engagements?"

---

*(MacKormick se présente)*

"Mes hommes... je dois dire que même parmi les dessoudeurs les plus coriaces, souffle un vent de rébellion. Il y en a un qui, après avoir parlé avec ce salaud, a dit que si ce n'était qu'il avait été pris dans la combine, il n'aurait jamais songé à laisser le métier de son père et de son grand-père qui était d'être tailleur et de rester tranquille. Le résultat c'est qu'il a trouvé un emploi de garçon coiffeur justement chez celui qu'on l'avait chargé de corriger. C'est la vérité, cher don Ciccio! La révolution nous l'avons dans nos murs."

"Tony le Gênois!"

*(Tony se présente)*

"Frangines, travelos et consorts. Je confirme la tendance, excellentissime don Ciccio et chers compagnons! Les trottoirs se révoltent, sans parler des maisons closes et des eros-centers! J'ai parlé avec différentes personnes, au téléphone ou de vive voix: mais la décence m'interdit de rapporter les réponses que j'ai récoltées!"

*(Le chef reprend la parole)*

"Voilà donc la situation. Ils nous récusent. Tous. Mais le plus préoccupant c'est que cette ignoble révolution, au lieu de jeter le quartier dans le chaos, dans l'anarchie et dans la terreur... il faut reconnaître, contre notre gré et du bout des dents... que la population se sent bien et même, se sent mieux: ce serait presque vrai ce que dit cet innommable enfant de pute, que nous ne servons à rien, que nous faisons même des dégâts et que ce ne serait pas plus mal si nous n'étions pas là. Les affaires reflourissent: les magasins, avec l'argent qu'ils épargnent en ne payant pas pour leur protection, ont refait leurs devantures, ils sont plus beaux et étincellent de lumières. Les restaurants sont pleins à craquer parce que personne n'a plus peur de sortir tard le soir. Les enfants vont même aux machines à sous, alors qu'avant, les mères se les gardaient accrochés à leurs jupes de peur d'on ne sait quoi."

*(Un autre intervient)*

"Et les putes? Elles disent que c'est comme si on leur avait supprimé les impôts: elles font des heures supplémentaires, et elles ont même baissé leurs tarifs! Si je vous disais combien ça coûte aujourd'hui pour se faire faire un..;"

*(Les autres, pêle-mêle)*

"Les cinémas sont pleins..."

"Le bâtiment s'est remis en marche..."

"Le commerce marche du feu de Dieu!..."

*(Puis le chef impose le calme d'un bon coup de poing sur la table)*

"Mes amis, nous avons parlé, et même trop. Maintenant, il n'est plus question de mots mais d'actes! L'homme - l'innommable, le salaud, le traître enfant de pute - doit mourir!"

---

"Oui, oui, oui, à mort! C'est vrai! C'est juste!"

*(Le chef, de nouveau)*

"Un moment! Du calme! Vous avez entendu ma proposition. Mais nous ne sommes pas des sauvages et nous vivons dans un monde démocratique. Votons!"

*(Il prend son chapeau, posé près de lui, et le pose sur la table, à l'envers)*

"Celui qui approuve la condamnation à mort du traître puant mettra dans le chapeau un billet de dix dollars; celui qui est contre, un billet de un dollar."

Et là, messieurs de la Cour, brusquement, après cette scène - amusante - à la Al Capone, le rêve est revenu à la réalité de notre vie politique.

"Ah, non!" - a dit l'un de ... mes collègues - " c'est trop, moi, je ne marche pas, mais que diable, sommes-nous des gangsters pour recourir à l'homicide, à la suppression physique de l'adversaire? Je reconnais que l'homme est nuisible, qu'il nous a fait du mal, qu'il est dangereux pour l'harmonie et la vie démocratique du pays! Mais en fin de compte, moi, j'ai l'honneur de représenter un parti qui se réclame des valeurs du christianisme. Je peux invoquer une intervention de la Providence mais pas me substituer à elle. Je ne me soustrais pas à l'usage démocratique du vote, mais je me sens le devoir d'exprimer un avis fermement négatif à cette proposition, bien qu'elle soit venue d'une si haute autorité."

*(D'un geste sûr et ferme il pose un billet dans le chapeau. Un autre membre du groupe prend la parole.)*

"La tradition du parti que je représente ici... et qui plonge ses racines dans le libéralisme du siècle des Lumières, siècle humanitaire - messieurs! - qui, le premier, a rejeté la peine de mort, ne peut se renier même devant un cas qui semblerait pourtant - je dis semblerait - autoriser l'adoption de mesures extrêmes comme légitime défense. Mais notre "non" au fait qu'un homme puisse ôter la vie d'un autre homme... est une colonne portante de notre façon d'être."

*(Il vote aussi en mettant un billet dans le chapeau. Un autre prend la parole)*

"Le parti auquel je m'honore d'appartenir... a mis comme premier et unique point de son programme, la sauvegarde écologique du monde! Nous voulons sauver la forêt brésilienne et les phoques de Scandinavie, réintroduire en Haute-Savoie le mouflon disparu depuis deux siècles... pourrions-nous avaliser la suppression d'un seul être humain?"

*(Il vote. Le dernier prend la parole)*

"Mon parti qui porte haut l'étendard de la gauche socialiste, n'est plus celui des horreurs de la guerre d'Espagne ou des purges de Staline; et il a même fermement renié toute méthode fondée sur la violence et sur l'intolérance. Dans le langage limpide qui nous caractérise, je crois que personne ne pourrait me dénier son approbation si je me refusais à ne pas adhérer à une action qu'on pourrait difficilement affirmer, sans triomphalisme inutile, être le contraire de celle qu'il ne

serait pas inexact de ne pas définir comme illégitime. Donc: voici notre "non" le plus ferme!

*(Il vote. Le chef prend le chapeau contenant les billets)*

"Dix dollars... oui. Un dollar... non."

*(Il vide le chapeau, procède au comptage)*

"Dix, vingt, trente, quarante, cinquante. La proposition est approuvée à l'unanimité.

Mes amis, je vous remercie."

*(Longue pause)*

\* \* \*

---

Je voudrais revenir au sujet... même si je crois n'en être jamais sorti. Quel sens, quelle valeur peut avoir le "suicide" - comme dit l'accusation - d'un homme qui, à cause d'un cancer, entame la dernière ligne droite et est condamné à mort par ses ennemis et ses amis? Et même si c'était un suicide, quelle vie me serais-je enlevée? Parce qu'après tout, j'étais tout sauf préoccupé, angoissé, fatigué de la vie. Bien sûr, là, derrière, dans l'arrière-boutique de mes pensées, j'avais toujours le spectre de ce qui m'attendait: mais désormais, je m'étais habitué et je cohabitais très bien. Je me sentais léger. Le matin au réveil, et le soir au coucher, en me regardant d'un peu plus près... je n'aurais jamais dit n'avoir que quelques mois à vivre. J'avais un peu maigri, c'est vrai: mais comme, avant, j'avais un peu grossi, je me sentais maintenant très bien.

Et je m'amusais. Après des décennies passées à mesurer mes paroles et mes pensées, quel soulagement de pouvoir dire la vérité: oui, non, c'est tout. Le reste appartient au diable, l'Évangile a raison. C'est même plus facile et c'est bon pour la santé: cette boule que j'avais là, entre cœur, poumon et estomac, a disparu comme liquéfiée; et l'air frais que je respire maintenant me donne une nouvelle vie... précisément alors que le mal me l'enlève. Dans ces moments-là, je voudrais même être bon, mais l'embarras, la peur des autres me donnent une joie un peu mauvaise. Un peu de sadisme est peut-être nécessaire; et on ne peut tout exiger de la vie, et de la mort non plus. Je m'amusais surtout quand je jetais à mes collègues une simple vérité quelconque et qu'ensuite, je leur demandais si cela n'était pas contraire à leurs principes. "Méritocratie!", par exemple: les meilleurs à la place des pistonnés!

*(Il se tourne comme pour poser la question autour de lui)*

"Cela vous semble une idée peu démocratique?..."

"Non, non, sans aucun doute..."

"Non libérale ou contraire aux idées des Lumières?..."

"Oh, non, non!..."

"Pas assez républicaine?..."

"Ben... non, non..."

"Antichrétienne...?"

"Oh, non! Surtout pas..."

Très facile. Et penser qu'au fond, des gens sont passés dans l'histoire - saints, poètes, héros - à cause de ce ridicule, énorme, banal courage de dire que deux et deux font quatre, que quand il pleut, on se mouille, que le feu brûle... Moi, j'avais trouvé ce courage! Mais un jour...

\* \* \*

C'était le jour de la fête nationale. Un grand bal dans le palais présidentiel... un grand Elysée... Ministres, ambassadeurs, intellectuels, célébrités du spectacle... mannequins, sportifs... le gratin. Et naturellement, moi aussi: le premier ministre, naturellement. Et mes collègues et amis... qui précisément ce jour-là, dans cette confusion, avaient décidé de régler leurs comptes, de mettre à exécution - comme aurait dit Hitler - la solution finale. Moi, je détestais ces fêtes: et tous le savaient. Le bruit, le sourire de rigueur me fatiguaient, je supportais très mal le vin, et deux verres - il fallait inévitablement trinquer - suffisaient à me donner une sensation d'étourdissement. Tout le monde savait qu'après les salamalecs d'usage, j'avais tendance à m'éclipser de temps en temps, à me retirer dans quelque petit salon pour respirer un peu avant de me replonger, comme il se doit, dans la cohue. Je m'accoudais à la fenêtre... je regardais dehors, au frais, enviant les hirondelles, cherchant à faire passer les vapeurs du vin. Là, quelqu'un devait me rejoindre... et profitant de la situation, de l'isolement, de ma faiblesse... me donner cette petite poussée qui suffirait à me faire tomber de la fenêtre par-dessus bord... au plus en m'aidant un peu... en me prenant par les pieds, en guise d'encouragement... Celui-là, ils l'avaient tiré au sort comme... comme les conjurés dans un opéra. Et le sort était justement tombé sur le représentant de mon parti: un camarade. Comme dans *"Le Bal masqué"* de Verdi (je ne sais pas si vous connaissez): Renato. Ensuite, la chose faite, le "tueur" devait revenir dans la grande salle et crier: "Le président s'est défenestré!". Un véritable opéra, je vous dis.

Tout s'est déroulé selon le plan prévu. Enfin... "presque" tout. J'ai accompli mon devoir mondain, tout en semant ces phrases et ces jugements qui m'avaient désormais rendu célèbre, disant presque à chacun ce que je pensais de lui et laissant sur mon passage une traînée d'embarras, comme les animaux leur odeur... Une ou deux fois déjà, je m'étais retiré dans un petit salon pour respirer... mais il ne s'était rien passé. Peut-être les "conjurés" attendaient-ils que quelque autre verre de vin me rendît plus malléable et plus disponible... Quand soudain... coup de théâtre comique.

Mon médecin traitant. Je ne sais même pas s'il était invité ou non. Il entre tout essoufflé dans la salle. Me prend par un bras. M'arrache à l'ambassadrice à qui j'étais en train d'expliquer pourquoi son pays avait besoin d'une révolution. Il me traîne dans un coin. Il n'arrive même pas à parler. Il marmonne des phrases incohérentes. C'est moi qui le secoue et le ramène au calme.

"Ce n'est pas vrai du tout!..."

"Qu'est-ce qui n'est pas vrai du tout?"

"Tu n'es pas malade! Tu n'as rien! Tu te portes comme un charme!"

Je ne comprenais pas, je n'arrivais pas à saisir...

"Une erreur! Une terrible, une ridicule erreur! Tes radios! Confondues avec celles d'un autre! Tu n'as rien, tu comprends? Rien! Rien! Tu vas très bien! Tu te portes comme un charme! Tu vas faire un centenaire! Tu as compris? Réponds: tu as compris? Mince: réagis, fais quelque chose!"

En effet, j'étais resté froid, de glace, de marbre, comme devant la Méduse. Peu à peu, j'assemblais les morceaux, la brume de mon cerveau se dissipait. C'était tout

simple: un banal échange de radios, entre les miennes - parfaitement saines - et celles d'un pauvre diable vraiment atteint d'un cancer. Une erreur, une équivoque... - découverte comment? Quand justement un autre type, fort de "mes" radios et convaincu de très bien se porter... était mort en quelques jours... de sa propre initiative, rongé par le cancer, sans la permission des médecins, sans la permission... de la Faculté, comme aurait dit Molière...

J'étais assommé. Je me rappelle avoir remarqué, en un éclair, de l'extérieur - comme si la chose ne me concernait pas - que la nouvelle n'avait pas provoqué en moi la moindre joie. A ce moment, ma fille s'est approchée... on attaquait la valse que je lui avais promise... Nous avons dansé, moi comme un automate, elle me guidant, moi la tête ailleurs, mais où, je ne sais pas... Les autres tournaient autour de moi et il me semblait qu'ils me regardaient d'un air sarcastique en me disant: "Et maintenant?"

Je n'ai même pas terminé la valse. J'ai dit à ma fille que la tête me tournait, que je ne me sentais pas bien (et c'était vrai) et je me suis échappé...

Ici... c'est difficile à raconter parce que tout s'est passé comme si nous étions au centre d'un tremblement de terre ou d'un raz-de-marée, avec les immeubles, les vagues qui nous tombent dessus... Idées, sentiments qui s'enchevêtrent, qui vous emportent, se repoussant l'un l'autre sans qu'on ait le temps de les mettre au point... Je me suis senti lourd, comme si un énorme crabe m'était tombé dessus et me serrait maintenant à la gorge... Tout ce qui était clair et facile était de nouveau trouble et compliqué... J'avais de nouveau une vie devant moi! Et voilà, je touchais du doigt que c'était seulement l'idée de la mort qui m'avait donné la force de dire ce que je pensais, de faire ce que je voulais, de jouer... en me fichant bien de mes ennemis dont j'étais prêt à me mettre à l'abri, avec un pied-de-nez... un petit saut au-delà du seuil qui vous met à couvert de tout. Je n'aurais plus eu la possibilité de dire: "D'ailleurs, bientôt, je m'en vais!". Rester là aurait été ma condamnation. Mon effarement se précisait en un sentiment d'invincible frayeur. Ma force, mon courage avaient totalement disparu avec le spectre de la vie qui s'ouvrait à moi, ils n'avaient pas résisté un instant à l'image de l'avenir qui s'ouvrait tout grand devant moi comme un gouffre noir. Ah, pourquoi me l'as-tu dit? Pourquoi? Cette nouvelle condamnation était bien plus cruelle que l'autre. Et j'ai encore eu le temps de penser: comme tout cela est étrange! N'est-ce que lorsque tout est perdu que nous savons être justes et cohérents? Ne savons-nous être des héros que face à l'éternité et au néant? Et à l'inverse, devenons-nous vils et mesquins s'il nous faut nous mesurer aux autres sur les petites choses de cette pauvre terre? Et en nous libérant de nous-mêmes - de ce corps, de ces traces, de ces semblants de pouvoir - sommes-nous vraiment libres de penser, de vouloir? Cela a été mon *instant fugitif*... j'ai effleuré un instant la vérité, mais savoir que j'étais obligé de durer m'a mis à genoux.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire, dû faire? Revenir affronter ce monde... reprendre la comédie sans laquelle on ne vit pas... me mêler de nouveau aux autres... Revenir là, dans l'arène, peut-être même pour récupérer la crédibilité, le prestige, la fiabilité que j'avais perdus? Me jeter de nouveau dans le Luna Park que je m'étais amusé à démasquer, à ridiculiser... quand j'avais à portée de main... la mort... fraîche, souriante comme une belle maîtresse... qui m'ouvrait les bras pour me dire: allez, viens, je te soutiens, moi! Moi, je ne trahis pas!...

---

Quand le camarade est entré... pour la solution finale... j'ai pensé qu'au moins, je ne devais pas lui donner cette satisfaction. Mais j'étais trop bouleversé et - sincèrement - je ne sais pas... J'ai senti ses mains sur moi, oui, mais j'étais déjà penché, plié sur l'appui de la fenêtre, tendu vers le vide, vers la mort, hélas plus aussi belle, fraîche, engageante qu'avant... Un trou noir... inconnu, mystérieux... Mieux cependant - dans la frayeur où je me trouvais - que les lumières du Luna Park.

Combien, comment, si, qui m'a poussé, lui ou moi, à qui la faute, dans quel pourcentage exact... je ne sais pas. Est-ce important? Je ne sais pas.

Le camarade tueur est retourné dans la salle en criant: "Le président s'est défenestré!". Mais était-ce vrai ou cela faisait-il partie du scénario? Je ne sais pas. Est-ce important? Je ne sais pas.

Je me souviens seulement de ma dernière pensée dans le très long instant de ma chute vers la fin. Incroyables, les choses qui refont surface au dernier moment de la vie d'un homme! Une citation littéraire, d'un poète... bien au courant de ces choses; mais - je vous prie de le croire - elle m'est venue à l'esprit avec tant de force spontanée que c'est comme si je l'avais écrite moi-même: "Mourir est facile", ai-je pensé, "Mais vivre!... Vivre est vraiment plus difficile".

*(Longue pause)*

C'est tout, messieurs de la Cour: j'ignore si j'ai joué pour ou contre l'accusation. Je n'ai rien à ajouter. A vous la sentence. Moi, je suis prêt.

*(La Cour prononce la sentence. Long moment de très profond silence. Nous voyons l'accusé spasmodiquement tendu pour écouter: ses lèvres accompagnent de façon évidente certaines des paroles entendues... A son expression, il est impossible de déduire quelle orientation prennent les choses. De même, il est impossible de comprendre quelle peut être la sentence, quand, à la fin, l'accusé baisse la tête et s'incline en prononçant l'ultime réplique)*

Je remercie la Cour.

**Fin**

---